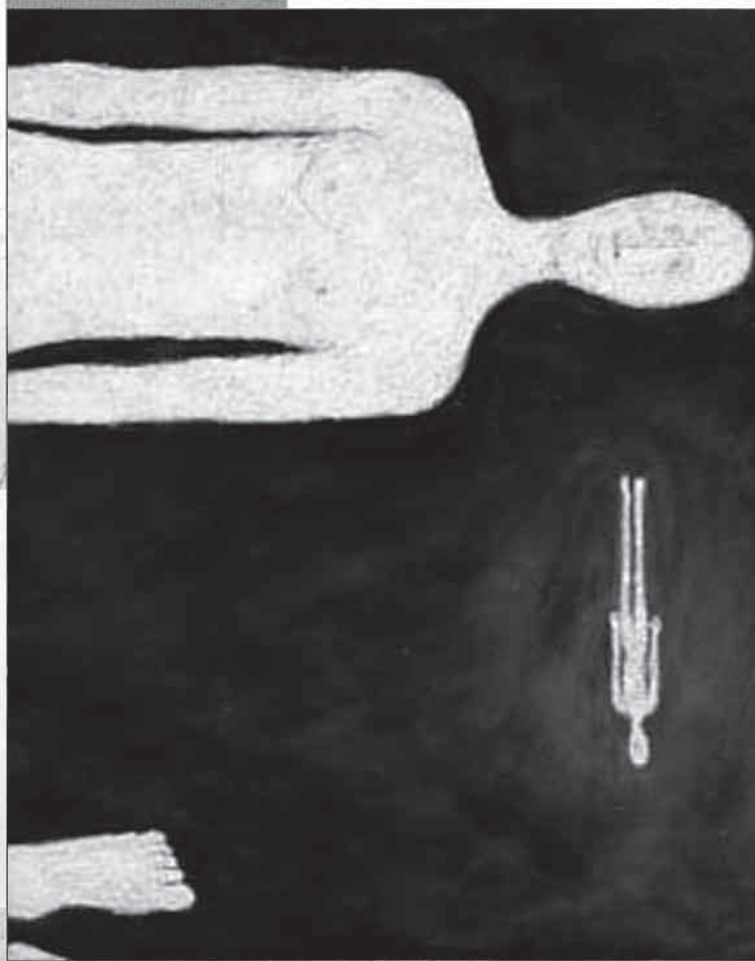


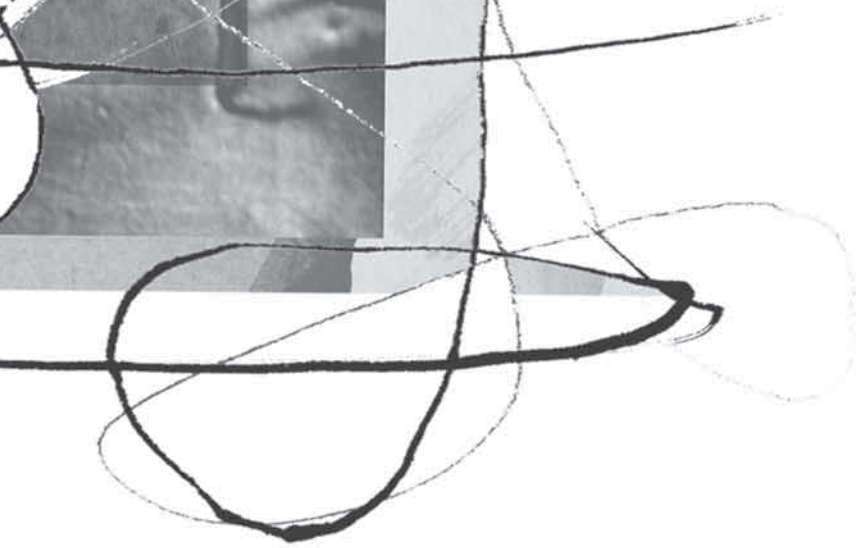


Trio Trac

Bruit de choses heurtées



Contre-courant



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci :
Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de
pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à
un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur? [...] C'est
tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien
moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers
ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage
de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et
qui a nom: *Tric Trac du Ciel*.

Antonin Artaud

Comité de rédaction : Maryse Andraos, Laurence Richer-Lemay, David Riendeau
et Dominic Thibault (étudiants en création littéraire), Luc Courchesne,
Anne-Marie Cousineau et Daniel Laforest (professeurs de français)

Collaboration : René Audet, Suzanne Carrière et Pierre Godin

Conception graphique : Kim Daley-Meunier

Illustration de couverture : Sylvie Gosselin, *Ophélie*, 1992 (fragment)

Tric Trac
Contre-courant

Sommaire

Notre invitée : Brigitte Caron

Gaucherie et autres envers de médailles	9
La fin de siècle comme si vous y étiez (moi, j'y étais)	13
Le temps des amours lucides	14

Contre-courant

Maryse Andraos

Mélatamine	17
------------------	----

Bernadette Boulé

Sémanticomane	18
---------------------	----

Marie-Anne Casselot

Début de la fin.....	19
----------------------	----

Bianca Côté

Le contre-courant pour les nuls.....	20
--------------------------------------	----

Vincent Fillion

Le Pont.....	22
--------------	----

Judy Gordian

Poison de gloire	23
------------------------	----

Stéphanie Grégoire

Société déglutie	24
------------------------	----

Christophe Lacasse

Égorgement calculé	25
--------------------------	----

Sève fauve en éruption.....	26
-----------------------------	----

Laurence Olivier

Fait divers ou l'asphyxie par saturation	27
--	----

Laurence Richer

Émiettee	28
----------------	----

David Riendeau

La nouvelle	29
-------------------	----

Dominic Thibault

L'épaule gauche	32
-----------------------	----

Pour l'instant

Laurence Olivier

Rouge à lèvres qui rapple.....	37
--------------------------------	----

Dominique Fortin

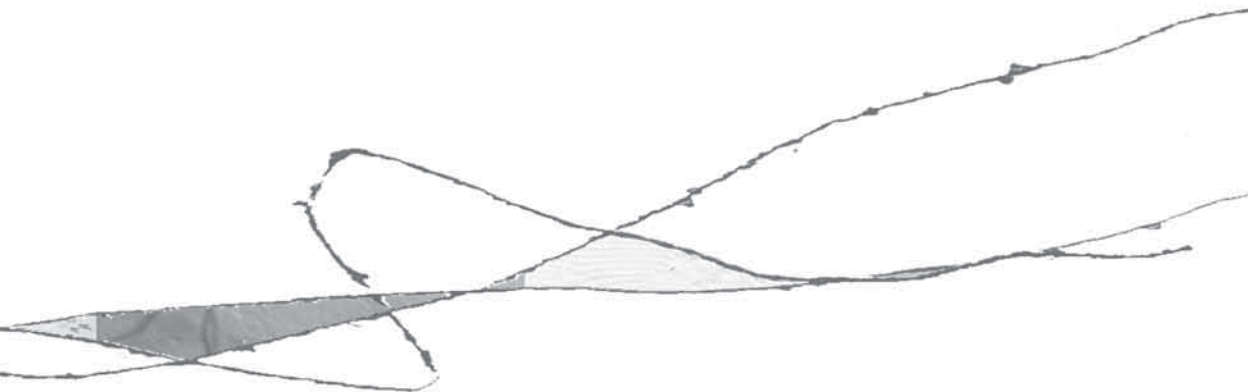
Apaisantes heures	38
-------------------------	----

Mélissa Guillemette

Double noeud.....	39
-------------------	----

CROC CROULE SOUS LES BRIQUES
CONTRE COUREUR DE FOND VAGUE
ONDE COURTE GRONDE COUIC GRAND
COUAC CROUSTILLANT BRIGITTE CARON
CROQUEUSE DE CRABES MOTS CONTRE
CROÛTE CRIERONT LES CRUSTACÉS
CRUCIFIÉS AUX CROISSANTS CROASSANT
MAIS CROYEZ OU CONTRE VERITÉ
ÉCRIRONS NOUS CRIQUE CRAQUE
JUSQU'AU BRIC À BRAC

La rédaction





Notre invitée

Brigitte Caron



Gaucherie et autres envers de médailles

(inédit)

Je n'en ai pas souvenance, mais il paraît qu'une fois, excédée par la dix-huitième tentative de grand-maman de me faire tenir la cuillère « de la bonne main », j'avais lancé l'ustensile à l'autre bout de la cuisine. C'est elle qui me l'avait raconté plus tard, concluant (tout de même un peu vexée) : « C'est donc de valeur ».

Ainsi donc, déjà, à cet âge, une terrible question se profilait : être gauchère serait-il précurseur d'un tempérament violent, ou pire, d'une trace d'irrespect filial ? Me destinai-je d'emblée à la rébellion ?

Voilà qui commençait bien mal...

Je me rappelle tout à fait, par contre, des jours d'école et de ma main gauche invariablement noire de plomb à force de s'être frottée aux mots qu'elle venait d'écrire à la mine, ou de l'encre qui s'empâtait sous la paume (et je ne vous parle même pas de « ma période main bleue », époque à laquelle j'avais reçu une plume-fontaine en cadeau). D'autre part, il me fallut, pour apprendre à écrire, inverser mentalement les mouvements souples et fleuris de l'institutrice traçant au tableau de belles lettres penchées vers l'avant, pour prendre plutôt appui sur la tranche de la main et griffonner à reculons de pauvres lettres tremblotantes. « C'est donc de valeur », soupirait ma professeure (en économisant cependant son stock d'anges roses autocollants).

Les choses se corsaient : la gauchure menait-elle à la malpropreté ? Mes mots salis promettaient-ils déjà d'être scabreux ? Le destin qui m'attendait m'amènerait-il à être traînée dans la boue ?

Quoi qu'il en soit, le problème se doubla bientôt d'une divergence visuelle (décidément !) qui – sans que j'en sois consciente, évidemment – gauchissait encore davantage le monde dans lequel je tâchais de graviter en évitant les coins de tables prêts à m'attaquer lâchement et les cadres de porte qui changeaient facétieusement de place à mon arrivée. « Elle voit légèrement double, annonça finalement l'optométriste à mes parents. Sa vision périphérique est désaxée ». Mes géniteurs, horrifiés par le mot, mais tout de même heureux de découvrir qu'il y avait une raison à tous ces verres de lait renversés et à leur budget déficitaire de diachylons et de mercurochrome, soupirèrent « c'est donc de valeur » à leur tour, et cette fois, j'y vis nettement une menace angoissante :

Étais-je condamnée d'emblée au vice, à luxure, et même au rejet familial ? Honorerais-je les statistiques voulant que l'espérance de vie des gauchers soit de dix ans inférieure à celle des droitiers ?

Las ! Pour faciliter encore les choses, une erreur pharmacologique, commise sur ma personne à l'occasion de deux graves otites par la chère grand-mère susmentionnée, eut pour effet d'endommager les tambours de mes oreilles et d'attaquer ce que les oto-rhino-laryngologistes appellent « le centre d'équilibre ». Et comme si ce n'était déjà pas suffisant pour faire de mon avenir un long labyrinthe incliné parsemé d'embûches et de détours, mes attaches trop fines et mes muscles trop longs, qui m'occasionnaient de nombreuses foulures et une défaillance des chevilles, finiraient par me déformer la plante des pieds, me tordre la colonne et me déstabiliser définitivement.

Être une déséquilibrée, voilà à quoi j'étais irrémédiablement condamnée.

Tout ça pour dire que je passai l'essentiel des années qui suivirent à viser croche, à faire des gaffes et à tout renverser sur mon passage, espèce de Linus dévastateur devant lequel les gens se (rangeaient prudemment pour éviter un coup de coude involontaire en plein abdomen ou un baiser déplacé – dans tous les sens du terme. Force me fut de développer un sens de l'humour un peu contrit, mais aussi de formuler deux ou trois constatations intéressantes : outre le fait que cette vie serait incurablement baroque et, donc, imprévisible, aurait-elle, en plus, l'avantage d'éliminer les inopportuns de mon chemin ? Tiens, tiens, il y avait quelque chose à tirer de cela... D'autre part, s'il était vrai que le monde n'était pas droit, que les angles mentaient et que bouger dans l'espace était hautement périlleux (mais comment le faire ailleurs ?), un livre, au moins, ne vous sautait pas au visage quand vous l'empoigniez fermement et que vous vous tordiez un peu le cou de travers pour le voir à l'horizontale.

Ne pas être droitière conduisait-il donc directement à la littérature ?

Enfin, une bonne nouvelle !

C'est ainsi que j'abandonnai toute tentative d'écrire lisiblement pour tout autre que moi au profit de la vitesse d'exécution et que je cessai de m'obstiner à parfaire ma dextérité fine pour me résoudre à saisir la vie à bras-le-corps et foncer droit devant (c'est-à-dire légèrement sud-sud-est) comme un taureau

pompette. Bref, j'assumai ma condition : marginale, incomprise et anormale, c'était dit ; gauche, gauchère et gauchiste, oui ; mais fière de l'être ! J'allais devenir la louvoyeuse solitaire, la kamikaze de la focalisation, la modérée d'extrême gauche. Désormais parfaitement à l'aise dans les méandres des points de vues foisonnantes de l'esprit humain, des relations sociales et de l'errance narrative savamment contrôlée, je me repaîtrais des noms des gauchers célèbres et je me plairais à citer les études savantes prétendant que ceux de ma race étaient plus intelligents, plus créatifs et que d'ailleurs, seuls les gauchers pouvaient devenir parfaitement ambidextres (tout en taisant, bien sûr, notre propension à la schizophrénie).

Je passai donc quelques années presque heureuses à m'allier à mes semblables maladroits pour bougonner de concert au sujet de ce monde à l'envers, et à espérer un ailleurs meilleur.

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'il en existait un ?!?

Un jour, alors que j'effleurais du doigt un miroir dont le tain me semblait égratigné, il se passa un phénomène bizarre : mon regard reflété capta indirectement mon regard réel, je me sentis brusquement happée par l'autre côté des choses, et je me retrouvai comme par miracle en Gaucherie.

Pourtant, j'étais encore chez moi ; mais dans ce monde idyllique, le pommeau de l'arrosoir de l'évier, dont je ne me servais jamais vu son emplacement standard, était maintenant à gauche du robinet. Dans les armoires et les tiroirs, tout était désormais adapté à ma gauchure. Le maudit couteau à pain muni (du mauvais côté, évidemment) d'un guide destiné à couper de belles tranches minces et droites – un autre cadeau absurde – arborait enfin la lame du bon bord. Idem pour les poignées de l'ouvre-boîte. Les rainures des pots et des embouts se vissaient maintenant dans le bon sens, la règle était graduée de 30 à 0 et la tranche des ciseaux était à la bonne place.

J'en eus mal au cœur de tant de nouvel équilibre. C'est donc ainsi que la sacro-sainte confrérie des droits pensants voyait leur monde depuis toujours ? Et ce nouvel univers paradisiaque dont plus de 85 % des habitants seraient gauchers était devenu le mien ?

Je me vis maître du monde. J'envisageai une existence fantastique au sommet d'une pyramide merveilleusement bancale, seule avec mes disciples gauchers à pouvoir rester stationnaires dans cet éden débalancé, tandis que les droitiers seraient devenus de ridicules mésadaptés malàgauches dont nous nous moquerions en criant : « C'est donc de valeur, niark, niark, niark ! »

L'espèce de mal de terre dont mes labyrinthes auditifs étaient affligés depuis si longtemps me quitta enfin. Bientôt arrivèrent d'autres gauchers ahuris de bonheur, se serrant compulsivement la pince juste pour le plaisir d'offrir une bonne prise, ferme et convaincante. Désormais s'ouvrait un nouveau champ lexical : « Marche sur le gauche chemin » ; « Fais preuve de gauchure » ; « Tu n'as pas la gauche de faire cela ». Nous étions enfin des tous pareils avec des tous pareils, écrasants de pouvoir et de gaucherie détordeuse de torts.

Hélas, on s'habitue à tout mais on ne refait pas. Ce ne fut pas long avant que je me sente à l'étroit dans toute cette banalité majoritaire à la courbure irréfutable. Désormais, les choses étaient devenues... des choses, inertes, statiques, soumises, prévisibles, mortes. Le plaisir d'actionner les mécanismes avec adresse – pardon, avec « à gauche » – s'émoussait rapidement. Pire encore, je m'habituais trop vite à la confortable simplicité de la normalité, et l'état moelleux qui en découlait me rendait paresseuse, indolente, conformiste. Désormais, tout irait croche comme prévu.

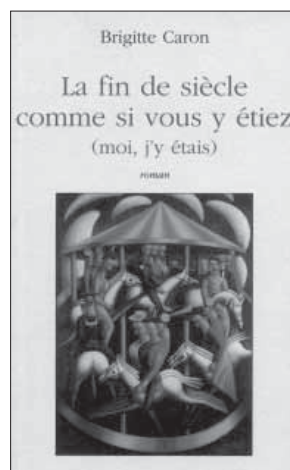
Je ne sais plus exactement combien de temps je restai en Gaucherie, car là-bas, les secondes et les minutes des horloges s'égrainent irrégulièrement, comme dans la réalité où, on le sait, le temps passe parfois à une vitesse supersonique ou bien à pas de tortue. Mais un jour, repassant derrière le miroir que j'avais déjà franchi une fois, je reluquai de l'autre côté. Tout m'y sembla étrangement rectiligne, si droit que mon ancienne vie dans cette jungle à angles stricts me revint à la mémoire comme le summum de l'aventure. Je m'ennuyai féroce des surprises que recelaient ces pièces carrées, ces meubles rectangulaires, ces objets posément organisés en parallèle. Je ressentis une terrible nostalgie de ce monde que je traversais autrefois espièglement, à contre-courant, minoritaire, originale et amusante, oscillant éternellement d'un prolifique déséquilibre créatif.

Et je retraversai le miroir.

La fin de siècle comme si vous y étiez (moi, j'y étais)

Ordre du jour

0. Présences (« Arrivez donc qu'on débouche le mousseux! »)
- 0.1. Adoption de l'ordre du jour (« Qu'est-ce qu'on mange? »)
- 0.2. Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière assemblée (Joanna raconte le dernier party à sa manière et, en guise de remerciement, on proteste : « Joanna, arranger la vérité à ce point-là, ça s'appelle mentir! »
Peuh! mauvaises langues!)
1. Préparation des festivités
 - 1.1. Apéritif
 - 1.2. Mise en place
 - 1.3. Attente des invitées
 - 1.3.1. Apéritif
 - 1.3.2. Apéritif
 - 1.3.3. Apéritif (etc.)
2. Souper
 - 2.1. Miam !
 - 2.2. Wow !
 - 2.3. Mais ça t'a pris combien de temps?
 - 2.4. Détachez vos ceintures...
 - 2.5. Oh, et puis enlevez donc carrément vos jupes !
3. Bavardage entre filles ivres. (On va parler de sexe, je le sens!)
4. Levée de l'assemblée. (Tout le monde couché, hip!)



Le temps des amours lucides

Lettre que je ne posterai pas
25 juin



Là-bas, à l'extérieur des murs de ma maison, les invités rient, crient, discutent, chantent, dansent, boivent, fument, mangent, jouent, mentent, draguent, mais n'ébranlent pas les limites de mon territoire.

Tu es entré chez moi comme si tu y étais déjà venu et tu as verrouillé la porte. Dans ma chambre, tu as sorti ton portefeuille de ta poche ; mais avant de le déposer sur la table de chevet, tu en as extirpé un papier bleu que tu as laissé déplié, bien en vue. Sans mot dire, j'en ai retiré un identique de mon sac à main, au même diagnostic négatif, que j'ai déposé à côté du tien.

Notre première baise sans condom.

Sourires. Urgente lenteur, soudain. Tu te dévêts à moitié et t'étires sur le lit, pieds et torse nus comme dans une annonce de jeans. Mon regard fait des projets pour mes mains, le tien dresse l'inventaire de ce qu'il te faudra m'arracher, pour que ta peau contre la mienne. Il faut tout enlever, la montre, les bijoux, le fichu dans les cheveux, pour que ta peau contre la mienne.

Mon short est sur le plancher et moi sur toi. Tu es brûlant et je frissonne. Dans une fraction de seconde, nous serons là où nous ne sommes jamais allés, sans peur et sans peau entre nous. Ton bras gauche ne me quittera pas pour se tendre vers la table de nuit, je ne t'enfilerai pas l'intrus avec mille agréments pour rendre l'odieux obligatoire acceptable, tu vas venir nu en moi et je vais m'ouvrir comme une étoile de mer, pantelante et impudique.

Je te souris. Tu me souris aussi. Bienvenue tout entier, ta peau, ma peau, mon sucre, ton poulx que je sens battre, brûlure. Me voilà moi. Je savais que ce serait ici que je me retrouverais.

Nous, dans la plus totale promiscuité d'une confiance suprême et inquiétante, toi dans moi, je dans tu et mon regard planté dans le tien, nous. Moi qui happe l'air à la recherche de mon souffle, toi qui m'enserres à m'étouffer, moi qui te serre à t'écraser, toi qui me pénètres à me défoncer, tous les autres effacés, ceux là-bas exclus, ceux de mon passé rayés, celle d'avant vaincue.

Je t'aime, et je voudrais te le dire. Tu m'aimes, et tu ne me le diras pas. Jouissons plutôt, puisque nous sommes vivants.

Ninon



Contre-courant



Mélamine

Maryse Andraos

En passant chez le fleuriste, Simon a soigneusement fait son choix. Des orchidées, parce que ce sont les préférées de Christine. Elles sont adressées à son bureau pour que celui qu'il appelle sinistrement l'Autre ne s'en aperçoive pas. Il sait qu'elle gardera le secret. Les fleurs seront là, près de la photo de sa fille Laurence, installées sur le bureau en mélamine. Un constant rappel.

Dans les conversations, il dévie habilement le sujet sur elle, essaie de ne pas poser de questions. Parfois, les autres lui viennent en aide. Et alors, personne depuis Christine ? Il hausse les épaules, mentionne innocemment qu'il a appris pour l'Autre. On s'empresse de le rassurer : cette relation ne saurait durer.

La combler d'attentions, voilà la solution. Lui faire oublier ce qui les a séparés. Des absences prolongées, des sonneries auxquelles on ne répond pas. Les crises de novembre qui font éclater les assiettes contre le sol. Il doit lui montrer qu'elle est à nouveau le centre de sa vie. Qu'elle est tout ce qui compte, malgré les erreurs passées. Elle reviendra vers lui. C'est assuré. Les fleurs lui diront que c'est la seule solution. Il faudra peut-être en faire plus. Envoyer des lettres, la rencontrer par hasard dans la rue. Simon est prêt à tout. La solitude nocturne est trop insoutenable.

Sémanticomane

Bernadette Boulé

Chacun a sa drogue
Douce ou dure
Essence soumise
Légale ou illicite
Accroc morbide

Je suis Sémanticomane
Les mots ma raison de vivre
Partenaires de ma créativité

Devant l'abandon des mots
Imaginaire codifié
Mélodie phonétique
Interprétation émotive

Fusion de mes sens en effervescence
Dépression de la page vide
Aveugle dans un torrent anonyme

Nous sommes sémanticomanes

Début de la fin

Marie-Anne Casselot

C'est la fin. Définitive, essentielle peut-être. Brisure. Rares moments de bien-être. Survie. Histoire universelle. Tentative de mieux. Chicanes et heurts. Routine malheureuse, maladresses. Non. Différences instables et suspicion. Lourdeur embarrassante. Ivresse éphémère. Frénétiquement nôtres, instants d'infini. Chaleur, corps, passion! Entrechoquement violent, mais sublime de deux êtres différents. Intimité imprévue... Recherche. Rien que le besoin de la présence de l'autre. Minime besoin de voir, entrevoir, apercevoir l'autre et discuter de n'importe quoi. Étranges balbutiements d'idées floues. Rires et sourires. Incertitudes et premières paroles. Regards. Tu parlais fort et j'avais de grands yeux. On s'est remarqués.

C'est le commencement.

C'est le commencement.

On s'est remarqués. Tu parlais fort et j'avais de grands yeux. Regards. Incertitudes et premières paroles. Rires et sourires. Étranges balbutiements d'idées floues. Minime besoin de voir, entrevoir, apercevoir l'autre et discuter de n'importe quoi. Pour rien sinon que le besoin de la présence de l'autre. Recherche. Intimité imprévue... Entrechoquement violent, mais sublime de deux êtres différents. Chaleur, corps, passion! Frénétiquement nôtres, instants d'infini. Ivresse éphémère. Lourdeur embarrassante. Différences instables et suspicion. Non. Routine malheureuse, maladresses. Chicanes et heurts. Tentative de mieux. Histoire universelle. Survie. Rares moments de bien-être. Brisure. Définitive, essentielle peut-être. C'est la fin.

Le contre-courant pour les nuls

Bianca Côté

Guide du parfait petit t'artiste lettré, branché, à contre-courant... mais vendu!

1. Le style

- 1.1 Les prédispositions physiques sont prépondérantes dans cette conquête du monde lettré afin d'obtenir une bonne crédibilité.
- 1.2 À l'heure actuelle, mieux vaut opter pour l'affichage physique du genre branché, mais neutre. Évitez donc d'afficher une quelconque marque de vêtement de façon à ne pas être étiqueté « artiste bourgeois ».
- 1.2.1 Refusez d'être associé à un quelconque groupe revendicateur connu : hippies, intello, grano, écolo, bio, gino, rétro...

2. Les propos

- 2.1 Utilisez les futilités les plus aberrantes disponibles et détruisez-les avec conviction. Les lecteurs auront ainsi l'impression que tout ça « les rejoint ».
- 2.2 La provocation est à utiliser avec parcimonie car elle est déjà surexploitée.
- 2.3 Évitez tout ce qui est beau, la tendance veut que l'on décrive avec allégresse ce qui est laid : parlez de la splendeur de l'asphalte, de sexualité bestiale sans émotion, de l'agencement gris-brun des usines... vachement vendeur !

3. Comment passer le message ?

- 3.1 Utilisez des mots hors contexte en faisant des associations dissemblables.
- 3.2 Utilisez le plus grand nombre de néologismes possibles afin que le lecteur ne comprenne rien de ce que vous racontez et vous trouve, par conséquent, génial!
- 3.3 Si vous êtes ©@P@ble/, @d@Ptez vØtre [texte] de f@çØn à ce qu'il y @it une multitude de symbØles d@©tylØgraphiques rend@nt @insi vØtre [texte] illisible. Cela lui donnera une identité artistique.
- 3.4 Même si vous n'avez rien à dire, dites-le bien avec des grands mots.
- 3.5 Évitez la rime : c'est ringard et dépassé.

4. **Comment présenter vos œuvres ?**

- 4.1 Utilisez un support sanglant : idéalement, du sang humain, mais à défaut de quoi peut être utilisée la peinture rouge. Une belle feuille blanche sanglante avec à peine quelques mots !
- 4.2 Si le tout est à votre disposition, utilisez le corps d'une jolie blonde pulpeuse ayant plus de 40 DD comme tour de poitrine pour y écrire votre chef-d'œuvre. Tout le monde s'arrêtera pour le lire.
- 4.3 Visez gros ! Time square, la Bourse... Bloquez un pont. Tant que c'est lu par plus d'un million de personnes en l'espace de 30 secondes. Faut faire la Une des journaux !
- 4.4 Si vous le pouvez, servez-vous d'un sportif quasi-analphabète pour qu'il lise un de vos textes. S'il arrive à vendre de la soupe, pourquoi pas de la poésie ?
- 4.5 Accommodez vos textes à tous les genres : théâtre, chanson, comédie musicale... Même si le texte doit être répété quinze fois par heure : Tant que c'est sur une scène avec des gens qui dansent nus, ça vend !

Le Pont

Vincent Fillion

Je déballe consciencieusement une kit-kat, lisse le papier métallisé, le lance et le regarde disparaître dans la rivière. Assise sur un coussin au sol, emmitouflée dans mes couvertures, je lance un papier cartonné dans notre poêle à combustion lente : une poubelle de la ville. Avec les crépitements du feu et les crissements du métal chauffé, pas besoin de musique d'ambiance : l'eau en mouvance et le vent comme mélodie sur ce rythme.

Il neige dans la nuit et ce pont est notre refuge. Ce tout petit pont d'une toute petite ville fusionnée qui se donne des allures de métropole par ses tatouages : des graffitis peints par des gens que nous ne croisons jamais, mais qui y viennent pourtant.

Sabin nous l'a fait découvrir. Un jour qu'il marchait devant nous, il a glissé ses quatre pattes de félin sous le pont et nous l'avons suivi. La désescalade n'est pas trop difficile et nous mène à une rive spacieuse. Six ou huit personnes, selon le niveau de l'eau. Quelques coussins et chaises que nous avons ramassés par-ci par-là, comme mobilier.

Dans mes couvertures, j'oublie le cégep, ma mère et le reste. Je ne pense qu'aux gens qui vivent sous les ponts, à ceux qui sont dehors en ce moment, qui ont froid, qui ont faim, pendant que je m'empiffre de goodies près d'un feu et d'une rivière.

Poison de gloire

Judy Gordian

Elle remonte son être empoisonné
Pour trouver la source
Polluactionnaire.

L'onde le repousse,
Il ne doit jamais accéder aux origines.

Les déchets-nés,
Frais lancés, se plantent en elle.

Il est pris par ce courant qu'il voulait remonter.
Elle en a assez de lutter contre lui.

Il n'en peut plus de se perdre en elle.
Elle se laisse envahir pour finalement se tarir.

Il s'est noyé dans ce jeu
Impossible à quitter.

De l'origine aux déchets-nés.

Quête de gloire trop loin recherchée.

Utopique rejet de la perte commune de l'esprit.

Société déglutie

Stéphanie Grégoire

Je suis une comédienne asphyxiée
Un clou dans le coeur
Le mépris sous ma porte
L'homme ravale ses billets
Gros bavard
La tapisserie se décolle
Du mur des rêves superficiels
Des artistes masqués
Obsessions théâtrales
Un talent peureux
Foule démente
Je suis une comédienne dépossédée
Un théâtre dans la tête
Un clou dans le coeur

Égorgement calculé

Christophe Lacasse

machines esclavagistes
comme des abcès économiques
à la surface du globe

le lavage de cerveaux général
gruge la chair de nos rêves

une rage s'installe
dans nos volcans de sang

nous ne nous laisserons pas abattre

Sève fauve en éruption

Christophe Lacasse

le ciel vibre dans la paume de ma main
mon front mange des ectoplasmes
près des forêts chauves de la fécalité
un escargot érotique démembre le feu
et mon corps sauvage parle à la pluie
boulevards d'acier dans le cerveau
bombardements sacrés en plein désert
la ville s'élève dans le doigt du vide
des nuages mécaniques crachent
leurs vomissures biochimiques
comme des tumeurs industrielles
des cancers cérébraux cannibales
et je marche marche vers une mer
qui flotte dans la vessie du bonheur
des étincelles plastiques dans les yeux
des métamorphoses continuelles
dans les labyrinthes liquides
que mes pores errantes avalent

Fait divers ou l'asphyxie par saturation

Laurence Olivier

Tourne et tourne et s'enchevêtre jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'étranglement, cordon ombilical d'une contre-culture contre-cul par-dessus tête présentée par le siège. Nouveau-mort-né de la révolte à l'état fœtal, poupon empourpré de la violence qui vend les idéologies en format familial, en format prêt-à-porter, prêt-à-consommer, prêt-à-jeter, prêt-à-régurgiter, prêt-à-recommencer. Figure de proue profanée aux mains coupées dont la tête ne tiendra pas toujours.

Coup d'état au sein du frénétisme fanatique! Le rouge vociférant et revendiquant qui délivrait, maintenant muselle et bientôt s'affadira pour ne laisser place qu'au plat, qu'à la plaine panoramique du large nu monochrome que ponctue ça et là, de quelque bourgogne brunâtre, le sang caillé, vite piétiné par l'acier lourd de torts et de conséquences.

Le sens, lui, n'a jamais été aussi léger.

Émiettée

Laurence Richer

Ève n'entend plus l'homme qui crie derrière elle. Elle marche rapidement, tenant dans ses mains un morceau de plâtre. Elle l'a ramassé par terre, il y a quelques instants, au milieu des autres morceaux plus petits. Elle s'est penchée pour prendre un fragment sans même réaliser que l'objet était détruit. Pourtant, le fracas a résonné clairement dans la rue. La statue a éclaté sur l'asphalte. Le buste de plâtre lui a glissé des mains lorsque l'homme a surgi devant elle. Au sortir de son atelier, elle a marché en serrant ce buste de plâtre contre elle, comme un bouclier. Elle croyait ne plus jamais le revoir.

La nouvelle

David Riendeau

De mémoire, le sous-sol de tante Grigri a toujours eu une ambiance d'autrefois : une salle de couture froide meublée de machines avec lesquelles ses amies venaient assembler les pièces des uniformes du collège de la ville voisine ; une chambre qu'occupaient mes grands cousins avant d'habiter la ville, il y a dix ans ; une chambre froide où une quantité étonnante de conserves et de bouteilles de liqueurs douces étaient entreposées et un réduis dont les dimensions m'étaient inconnues tellement il possédait de recoins. L'obscurité pour ainsi dire naturelle du réduis, même en plein jour, provoquait en moi les terreurs les plus violentes que pouvait éprouver la jeune enfant que j'étais. Ma tante disait volontiers qu'un monstre s'y terrait et que pour apaiser sa faim d'ogre, elle devait lui apporter un plat entier de biscuits à la mélasse et de sucre à la crème, sans quoi, il allait étendre son territoire de chasse au sous-sol entier. Elle me racontait aussi, et avec un impressionnant souci du détail, quelques-uns des événements qui avaient marqué sa jeunesse. Les histoires de ses premières amours frappaient particulièrement mon imagination et si j'insistais assez, elle me lisait quelque lettre passionnée d'un ancien amant. Elle entreposait ses nombreuses reliques dans de petits coffres de bois rangés sans ordre apparent sur les étagères de la chambre du bas. Nous passions de longues heures assises à contempler ce musée vivant. Souvent, alors que je jouais aux poupées, elle lisait l'un de ses vieux journaux intimes en murmurant comme pour elle-même :

« Que ne donnerais-je pas pour revivre ces belles années ? »

Et à ces mots, elle quittait la pièce, rêveuse, puis montait à la cuisine préparer le dîner. Je croyais ce sanctuaire immuable comme une carte postale jusqu'à avant-hier, où elle m'a appelée pendant que je terminais un travail de science. Elle désirait que je passe le lendemain chez elle avec des boîtes de carton suffisamment grandes pour y contenir des meubles. Curieuse, j'en ai demandé la raison, mais elle n'arrivait pas à répondre. J'étais inquiète. Sa voix sonnait métallique, je pensais entendre un vieil enregistrement radiophonique.

En finissant mes cours, j'ai emporté quelques boîtes pliées en quatre dans la valise de ma voiture. J'ai cogné trois fois à la porte – ainsi font les habitués de la maison – et rendue à l'intérieur, j'ai remarqué tout de suite l'absence

de l'odeur coutumière de bonne soupe ou de pot-au-feu qui mijote dans la cuisine. Mais il y avait plus : ma tante, vêtue en ménagère, frottait l'intérieur des armoires à l'aide d'une eau savonneuse. Leur contenu était étalé sur la table et les comptoirs. Plusieurs verres, tasses et porcelaines avaient été soigneusement recouverts de papier crêpe ou de papier journal. Près du salon, j'entrevois d'autres boîtes de carton étiquetées de l'écriture de tante Grigri. Elle m'a vue et s'est assise.

- Ma tante, que se passe-t-il, pourquoi tout ce remue-ménage ?
- Je range la clef sous la porte, ma petite Émilie.

Je ne comprenais pas ou ne voulais pas comprendre.

- Cette maison est bien trop grande pour moi. J'ai signé un bail d'un an pour vivre dans la résidence qu'ils ont bâti derrière l'hôtel de ville, tu sais, l'ancienne gare. L'endroit sera charmant et beaucoup plus sécuritaire. Je serai moins seule...
- Non, tante Grigri, non, on va s'occuper de toi, Charles et moi. André, Richard et Pierre vont aussi te donner un coup de main.
- Ils ont été les premiers à me conseiller de vendre la maison.
- Tu vas vendre la maison ?
- Il le faut bien. Elle le sera dès demain, l'agence va passer pour me faire signer les papiers. Je l'aurais bien léguée aux garçons, mais je leur aurais fait un cadeau empoisonné. Il y a tant de réparations à faire; on dirait une épave. La toiture coule, le foyer est devenu dangereux puisque la cheminée tombe en ruine et la vermine s'est propagée jusque dans la salle de bain, tant de travaux que je n'ai plus la force de faire et mes garçons ont des enfants, des familles à faire vivre, je ne peux leur demander de s'occuper de moi en plus.
- C'est injuste !
- Émilie, ma princesse, j'ai soixante-quinze ans maintenant, je suis usée par mes vieilles amours qui grugent mon cœur, je suis fatiguée. Il faut me reposer.

Vaincue, je l'ai aidée à couvrir ses bibelots et ses meubles. Elle n'a conservé que ce qui datait de moins de dix ans, tout le reste est allé à la rue. Alors qu'elle allait chercher des rafraîchissements, j'ai subtilisé sa robe de mariage, une photo de jeune fille et quelques lettres d'amour. À trois heures du matin, il ne restait plus que les électroménagers et le lit. Mes cousins allaient s'en occuper.

L'épaule gauche

Dominic Thibault

Pour Manitou.

Frère d'aiguille
Aujourd'hui je renaiss et je meurs
Perversi entre les saints
Après avoir retracé nos pas dans la neige
Et nos rires interdits
Ceux qu'il y avait sous nos masques
Que nous ne portions pas
 Contrairement aux autres

Nous voguions sur des mers desséchées
L'esprit libre des entrailles
 Avec ton chapeau melon
Qui désormais s'évapore
 Quelque part par là

Ou ici
Je ne sais plus
 J'ai quitté les rêves astraux
En incendiant la fiction
Ces champs de pavot où la mort
S'apprêtait à me prendre
 Des cubes de stress

La voiture que nous conduisions
 Fonctionnait en marche arrière
Sur la 132 du fusil

L'originalité

Et nos délires

On aurait pu se tuer

Tu t'en rends compte ?

Sur les toitures du Plateau

À hauteur cosmique

Nos serments de paumés insoumis

Ont crevé la face de l'humanité

Trois heures du matin

Toi gueulant nos débauches à tue-tête

Moi riant les pieds dans le goudron

Toutes tes lettres

Et mes souvenirs de toi

Je les relis à l'envers

Voyager dans notre passé

Où nous irons déterrer des bouteilles vides

Synonyme de nous

Les messages à l'intérieur

Jamais expirés

Une main liquéfiée sur l'épaule

Tu me ramènes jusqu'à moi

Ami du chemin

(Soupir de poussière)



Pour l'instant

**Textes présentés pour le recueil
intercollégial de poésie**



Laurence Olivier

rouge à lèvres qui rapplique qui déborde
muselle la bouche
ficelle l'effroi
le dégoût
le vrai

main qui tremble d'égratignures jeunes

trottoir ruisselant désinvolte d'absence
bouche sèche bas troué
son œil humide dans un rétroviseur
son œil oublié dans un fond de teint
dans un fond de fard défiant
elle voit en noir et blanc

rayons de lampadaires fades
sur promesse de nylon
faux jour douceâtre
sous le rire la pluie

on dit qu'elle disparaît lentement
d'elle-même
de son propre gré peut-être
en échange de morceaux de casse-tête

pièce perdue

Apaisantes heures

Dominique Fortin

Écrire un mot comme on
esquisse un sourire
Tâcher d'avoir prise sur
le souvenir par l'inscription
Même en sachant
Tendre ses doigts fermés
devant ses yeux
Pour s'aveugler soi-même
Pour ne plus voir
Ne plus savoir
Et passer dans la vie
Comme une plume
sur le dos du vent
En sachant chercher le revers de chaque chose
En méconnaissant appliquer ses yeux à toutes choses
Et être
Un éléphant en équilibre sur un nuage.

Double nœud

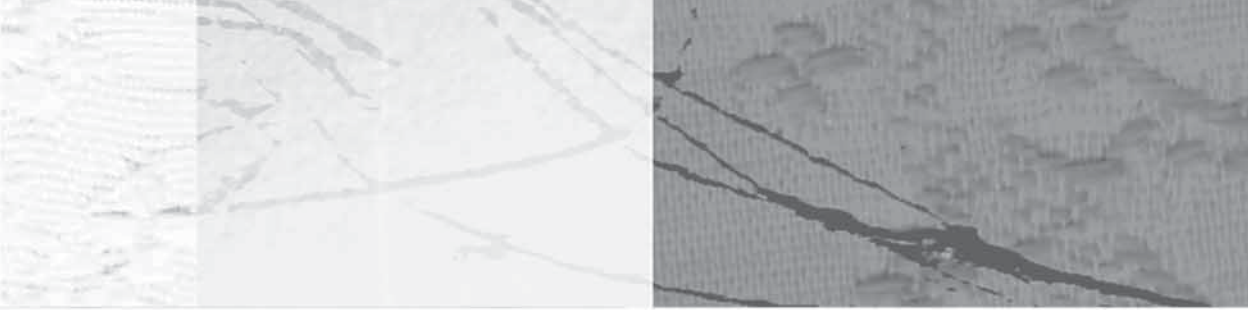
Mélissa Guillemette

Je compte tout le dénombrable
J'évalue les causes et les pertes
J'analyse les débuts et l'interminable
Et je m'endors, hermétique, saturée
La tête sur la commode

C'est qu'il y a tant à penser
Tant d'angoisse se doit d'être consommée
Un milk-shake rapidement déglutiné
Pris à ma gorge
Où il y a double nœud d'insécurité

Je réfléchis à la corrélation des pourquoi
Je marche, je cours
Comme si j'avais hâte d'arriver
Je course contre l'ascenseur
J'apprends à japper à mon agenda

Il faut me trouver quelque chose à faire
Ce soir
Je veux me perdre ailleurs
Que dans ma tête
Il faut me distraire
Des farandoles d'incongruités
Où je ne puisse creuser
Il faut me trouver quelque chose à faire
Pour l'hiver
Je veux sortir et laisser ma raison
Dans un verre d'eau vinaigrée
Il faut me distraire
De l'origami du drôle
Où je ne puisse tout retourner



La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiants de création et de professeurs de français, et s'adresse à tous les élèves du cégep du Vieux Montréal. Nos lecteurs peuvent nous soumettre des textes qui s'inscrivent dans le cadre des thèmes ou d'ateliers proposés par la revue ou des textes libres. Ceux-ci peuvent être en prose (maximum de trois pages, 36 lignes par page, soit environ 750 mots) ou en vers (maximum de cinq pages).

Tric Trac, n°9 (volume 3, numéro 2), décembre 2005
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.
Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164
Dépôt légal : décembre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet au
www.cvm.qc.ca
Éditique : Communications CVM
Impression : Reprographie du CVM

